



# Il Gazzettino Degli Amici di Bassano

[www://amitiévoironbassano.wix.com/voiron-bassano](http://www://amitiévoironbassano.wix.com/voiron-bassano)

Avril 2016.n° 126

## Après les séances du cinéma italien, voici les résultats :

Pierrette Raynfeld , José Caballero et Danielle Asta se sont occupés des prix du Public et des Lycéens

### Prix du public

- 1-Mia Madre
- 2-Non essere cattivo
- 2-Vergine giurata
- 3-Suburra
- 5-Il ragazzo invisibile
- 4-Maravigliosa Boccaccio
- 6-Vino dentro
- 7-Non essere cattivo
- 7-L'attesa
- 8-Mediterranea
- 9-Sangue del mio sangue
- 10-Per amor vostro

### Prix des lycéens

- 1-Latin Lover
- 2-Non essere Cattivo
- 3-Il ragazzo invisibile
- 4-Maraviglioso Boccaccio
- 5-Sangue del mio sangue



Le pot de l'amitié offert par l'association et le cinéma PASSrL

« Latin Lover » avec Christina Comencini, Danielle Rochez, Jean Gili et Romain

« Vino dentro » avec Jean Serroy et Danielle Rochez



## Article de Laurent Scotto d'Ardino sur le festival du film italien

Au cours de la 29<sup>ème</sup> édition du Festival du cinéma italien de Voiron, qui s'est tenue entre le 9 et le 22 mars dernier, 12 films ont été présentés à un public nombreux (près de 5000 entrées enregistrées), toujours fidèle à ce rendez-vous qui renouvelle chaque année les échanges entre notre région et le cinéma italien contemporain.

Ce fut l'occasion de voir ou de revoir des œuvres de réalisateurs confirmés (Marco Bellocchio, Cristina Comencini, Nanni Moretti, Gabriele Salvatores, les frères Taviani) mais aussi de découvrir de nouveaux talents (Laura Bispuri, l'une des révélations de cette édition, ou encore Pietro Mesina).

Sans chercher à déceler nécessairement des tendances fortes du cinéma italien d'aujourd'hui, qu'il me soit permis de repérer cependant, dans des croisements parfois inattendus, des thématiques récurrentes, traitées à travers le prisme d'esthétiques souvent très différentes : l'immigration, le deuil, l'oppression de la femme, la mafia, la lutte entre le Bien et le Mal, la figure du père.

L'accompagnement de la fin de vie, le deuil, l'absence sont au cœur du film de Nanni Moretti — *Mia madre* — qui a remporté le prix du public. Reprenant la structure du film dans le film, déjà présente dans *Il Caimano*, Nanni Moretti poursuit son "autobiographie filmée" (*Caro diario*, *Aprile*) en remettant en scène un événement douloureux de sa vie privée : les derniers mois de vie de sa mère, disparue récemment. Légèrement en retrait pour ne pas se laisser déborder par une émotion trop forte, comme le soulignait Jean Gili lors de sa présentation du film, l'acteur-réalisateur signe un film d'une extrême justesse et d'une extrême pudeur. Le lent travelling final sur la bibliothèque de sa mère décédée (la "vraie" bibliothèque de sa propre mère), comme une ultime caresse, est bouleversant.

Le premier film de Pietro Mesina — *L'attesa* — librement inspiré d'une pièce (*La vita che ti chiedi*, 1923) du dramaturge Luigi Pirandello aborde le même sujet, dans un huis-clos tourné dans une splendide demeure de la campagne sicilienne. Dans ce film, aux images sophistiquées, héritage sans doute de la collaboration du réalisateur avec Paolo Sorrentino sur le film *La grande bellezza*, tout — la lumière, le vent, l'eau, les regards, les non-dits — vibre paradoxalement de la présence de l'absent. Deux femmes, la mère et la compagne du jeune homme disparu, vivent ensemble ce moment (mensongèrement) suspendu : le temps de la perte, différée et niée, et dont l'acceptation aura lieu symboliquement lors de la procession du week-end pascal.

Il est possible aussi de rapprocher deux films très différents comme *Sangue del mio sangue* et *Vergine giurata* par le biais de deux scènes qui semblent curieusement (et significativement) se faire écho. Dans la première, tirée du film de Marco Bellocchio, on voit une jeune nonne, Benedetta, accusée d'être possédée par le diable et d'avoir séduit un jeune prêtre, se faire couper les cheveux avant d'être pendue par les pieds. Nous sommes au XVII<sup>ème</sup> siècle (?), à Bobbio. Dans le film de Laura Bispuri, on assiste au même rituel, dans l'Albanie d'aujourd'hui : la même peur, le même rejet du féminin.

Dans les deux films, on peut voir aussi le même hymne à la beauté, à la féminité, à la pureté de l'amour. Bellocchio le fait à travers un film très déroutant, dans un parallèle entre une époque lointaine, obscurantiste, et notre époque contemporaine, gangrenée toutes deux par les forces de l'oppression (la religion / la mafia, sorte de vampire moderne). À la fin, le Pape et le Vampire sont tous les deux terrassés par la beauté d'une femme, par la force de l'Amour qui laisse les corps intacts.

Dans un style radicalement différent, presque documentaire, au plus près des corps, Laura Bispuri, dans une structure en flash-back qui permet des va-et-vient entre l'Albanie et l'Italie, suit l'éveil à la féminité, à l'amour, à la découverte de son corps de femme, en un mot, à sa propre libération, d'une jeune femme, merveilleusement interprétée par la très ambiguë Alba Rohrwacher. Dernier clin d'œil : l'actrice joue aussi (une jeune femme qui découvre justement les plaisirs de l'amour charnel) dans le film de Bellocchio !

Le problème de l'oppression de la femme constitue aussi la matière du film de Giuseppe M. Gaudino intitulé *Per amor vostro*. Un film radicalement différent des deux autres au plan formel. Victime d'un mari violent et mafieux, d'une existence étouffée, une jeune femme napolitaine déprimée voit la vie... en gris (habile procédé utilisé par le réalisateur pour "extérioriser" la dépression et l'enfermement). Utilisant la structure de la sceneggiata napolitaine, de ces légendes populaires entrecoupées de chansons qui naissent dans la ville et finissent par fabriquer, comme Naples en a le secret, de multiples figures de saints populaires, Gaudino suit le parcours de son personnage jusqu'à sa libération, jusqu'à son envol final, lorsqu'elle retrouve la petite fille audacieuse et intrépide qu'elle était : jusqu'au moment où, enfin, le monde, pour elle, reprend des couleurs.

L'opposition entre le Bien et le Mal est un thème que l'on retrouve dans deux films, fort différents dans le traitement esthétique qu'ils en font. *Maraviglioso Boccaccio* est une adaptation libre, par les frères Taviani, de quelques nouvelles du Décameron. C'est l'occasion pour eux d'y rendre vivant, aux antipodes de celui, baroque, de Pasolini, un Moyen-Âge stylisé, épuré, au moyen d'images aux couleurs claires, d'une géométrie parfaite, qui rappellent les tableaux de Giotto ou de Piero de la Francesca. Mais le discours est aussi moral et politique : pour fuir le Mal — incarné ici par la peste qui sévit à Florence — rien ne vaut l'imagination, l'humour, l'amour, l'intelligence. C'est là une manière de reprendre le discours de leur célèbre film — *La notte di San Lorenzo* — où la fable était le meilleur moyen de lutter contre le Mal — incarné alors par la barbarie nazi-fasciste. Les deux films se terminent d'ailleurs de la même manière : par une pluie salvatrice.

Pour développer cette thématique, Ferdinando Vicentini Orgnani utilise dans *Vino dentro* le genre et les codes du film policier. Mais au-delà de l'histoire criminelle — l'assassinat d'une femme par son mari — le film est une parabole sur notre libre-arbitre. Comme le rappelle le personnage interprété par Lambert Wilson, sorte de diable-tentateur, tout homme a toujours le choix, entre le pire et le meilleur : Giovanni Cuttin, pour assouvir sa passion pour le vin, comme le commissaire Sanfelice pour obtenir sa mutation à Rome, vont choisir le pire.

L'une des révélations de ce Festival fut sans aucun doute le film *Latin Lover* de Cristina Comencini. La réalisatrice est venue elle-même pour en parler devant le public. Utilisant la forme de la comédie — à la fois celle de la comédie américaine des années 30 comme celle, plus mordante, de la comédie italienne — la réalisatrice, elle-même fille du réalisateur Luigi Comencini, propose une réflexion amusée et amusante mais non sans profondeur, sur la figure du père à travers le rapport qu'entretiennent cinq filles à l'icône paternelle. Le film est alors l'occasion d'une déconstruction à la fois féroce mais aussi très tendre de cette figure, pour toutes, bien encombrante...

On retrouve la figure paternelle dans le film de Gabriele Salvatore — *Il ragazzo invisibile* — qui emprunte les codes du film de science-fiction, du récit d'initiation, du film d'aventures. Mais c'est bien aussi d'un discours sur la figure paternelle dont il s'agit : les deux "méchants" camarades de Michele ont des pères violents et écrasants, alors que Michele retrouve la présence d'un père qui va l'aider à traverser ce passage douloureux et cruel de l'adolescence, à ne plus être "invisible", surtout aux yeux de la jeune fille qu'il aime.

Les deux autres thématiques fortement présentes dans cette édition du Festival étaient en lien avec l'actualité la plus immédiate de l'Italie contemporaine : la mafia et l'immigration. Là encore, qu'il me soit permis de faire quelques croisements significatifs.

Entre *Suburra* et *Non essere cattivo* tout d'abord : le même lieu — Ostie — cette périphérie dégradée de Rome, les mêmes milieux, celui des revendeurs de drogues, des petits (ou grands) malfrats, un même acteur, Alessandro Borghi.

Stefano Sollima, le réalisateur de *Suburra*, est le fils de Sergio Sollima, cinéaste déjà spécialisé dans les années 60-70 dans les films de genre ultra-violents.

Il est également le réalisateur de la série télévisée *Romanzo Criminale*. Avec *Suburra*, il traite son sujet à travers les codes du film de gangster, du film politico-criminel, et avec une bonne dose de violence et d'érotisme. *Suburra* est l'adaptation d'un roman de Giancarlo de Cataldo qui, depuis *Romanzo Criminale* et *Nelle mani giuste*, se sert des codes du roman policier pour décrypter les maux et les secrets de la vie politique italienne.

À l'inverse, c'est à travers la chronique sociale que Claudio Caligari dans *Non essere cattivo* suit deux petits revendeurs de drogue de la même banlieue de Rome. Le film est dur car il montre, dans leur quotidienneté misérable, les trajectoires de deux "perdants". Comme dans les films de Ken Loach, la chronique sociale finit en tragédie, en destin, dont il sera impossible, pour l'un des deux personnages, de s'échapper.

Dans des styles relativement proches — celui du documentaire ou du cinéma-vérité — *Mare Magnum* et *Mediterranea* reviennent sur un problème d'une actualité brûlante : celui des migrants. Dans un document brut, sans voix-off qui imposerait son point de vue, à travers des images qui parlent d'elles-mêmes, *Mare magnum* d'Ester Sparatore et Letizia Gullo revient sur les élections municipales de 2012 à Lampedusa et dresse le portrait d'une île à la fois gangrénée par le clientélisme, l'abusivismo edilizio et la corruption politique mais aussi désireuse de retrouver ses valeurs morales d'accueil, d'humanité, de partage, sans pour autant perdre son identité culturelle : des valeurs portées dans chaque plan où elle apparaît, avec courage et ténacité, par la future maire de l'île, Giusi Nicolini.

Caméra portée, visages et regards tendus, toujours sur le qui-vive, séquences nocturnes angoissantes, la forme, dans le film de Jonas Carpignano *Mediterranea*, épouse le fond : l'insécurité permanente dans laquelle doivent vivre les migrants tout juste débarqués à Rosarno, cette ville de Calabre qui fut le théâtre en 2010 d'une révolte des populations immigrées contre le racisme dont elles étaient les victimes désignées. Le film de Jonas Carpignano apparaît alors comme un coup de poing lancé vers le spectateur, comme une interrogation aussi, posée à travers l'attitude différente de ses deux personnages principaux : accepter ou se rebeller ? Le dernier plan, très beau, voit les lumières d'une fête qui se brouillent peu à peu, sur la musique insouciant des *Ricchi e Poveri* : l'image d'une Italie et d'un avenir encore flous, dans laquelle le personnage joué par Alassane Sy va sans doute décider d'entrer...

**Laurent Scotto d'Ardino**